

guère à la paix en Belgique. — Les ouvriers ont vu tripler la main-d'œuvre. — Nouvelle preuve à l'appui de la paix. — Les fusils à pierre qui valaient 15 francs il y a trois mois, valent 25 et 26 francs aujourd'hui. — Autre preuve pacifique. — A Paris, des commandes de 25 à 30,000 fusils ont été faites. — Quatrième preuve pacifique. — L'Angleterre vend de la poudre, des fusils et des canons tout autant qu'elle peut en produire. — Cinquième preuve pacifique. — Enfin, en Allemagne, en Italie, en Espagne, le seul commerce qui marche est celui des armes de guerre. — Sixième, septième, huitième et centième preuves que nous sommes et que nous devons vivre en paix avec tout le monde. Mais que veut-on faire de ces innombrables fusils demandés et achetés en tous lieux ? *Si vis pacem para bellum.* (Liberté.)

Note justificative du citoyen Louis Blanc.

Sous le titre d'*Appel à l'opinion publique*, M. Louis Blanc a fait distribuer hier soir une assez longue note justificative. Voici un extrait de cette brochure, qui contient quelques détails inédits. Cet extrait part du moment où la dissolution de l'Assemblée fut prononcée par Huber :

"Accablée de fatigue, baigné de sueur, la voix complètement éteinte, je fus poussé vers les bancs extrêmes de l'amphithéâtre. Là un ouvrier vint me dire : "vous n'avez plus de voix, mais si vous voulez écrire sur un morceau de papier qu'une dernière fois vous conjurez la foule de se retirer, peut-être parviendrai-je à lire ce papier d'une voix assez forte pour être entendue." Je pris aussitôt une plume, et j'écrivai à la hâte ces lignes : *Au nom de la patrie, au nom de la souveraineté du peuple, dans l'intérêt de tous, je vous adjure de...*, lorsque tombèrent du haut de la tribune les fatales paroles : "L'Assemblée nationale est dissoute."

"Alors il se fit dans l'enceinte un grand mouvement, dont l'impétuosité me porta jusqu'à la salle des conférences. On m'appela de toutes parts. Une foule serrée, violente, m'entoura, me criant d'aller à l'hôtel-de-ville. Je répondis avec une consternation profane que chacun put lire sur mon visage, qu'aller à l'hôtel-de-ville, c'était risquer de faire couler le sang. Je demandai où étaient plusieurs de mes collègues ; je ne pus rien savoir sur Albert, mais quelqu'un me dit qu'on avait voulu conduire Barbès à l'hôtel-de-ville et qu'il s'en était défendu avec beaucoup d'animation. Ce qui fut confirmé par quelques assistants dont le nom m'était inconnu. Tout le monde se précipitant vers les portes, le torrent m'entraîna dehors et je sortis tellement perdu au sein de la multitude en-

vironnante que j'ignore encore par quelle issue et par quel chemin j'arrivai à l'escalade des Invalides.

"Là, je rencontrai mon frère, qui suivi d'un peintre et de quelques amis, me cherchait avec inquiétude, et fit des efforts inouïs pour me dégager. Car j'étais pressé à ce point que mes plus proches voisins étaient obligés, de me faire, en se donnant le bras, un rempart contre le mouvement qui m'enveloppait. Un moment, toutefois, il se fit une halte que je mis à profit pour engager de nouveau ceux qui m'accompagnaient à se disperser. "Vous allez vous faire tuer," leur disais-je. Mais quelques-uns me répondaient, dans une sorte de délire, et on me montrant leur poitrine nue : "On n'osera pas frapper des hommes désarmés." Mon frère reprit vivement : "Eh bien ! c'est donc lui que vous voulez faire tuer ?" Aussitôt les rangs s'ouvrirent. Un cabriolet venant à passer, on l'arrêta, on en fit descendre le maître ; c'était un marchand de vins qui s'en retournait à Bercy. Il déclara qu'il avait des valeurs dans son cabriolet, et témoigna le désir de ne point le quitter. De sorte que nous nous trouvâmes quatre dans le cabriolet : le propriétaire, le cocher, mon frère et moi. J'étais dans un tel état de prostration physique, que l'honnête citoyen qui m'avait ainsi donné place dans sa voiture me proposa généreusement de me mener chez un de ses amis, où je pourrais prendre un peu de repos. Il me conduisit en effet dans le quartier de l'Ecole-de-Médecine, chez un homme qui m'offrit la plus gracieuse hospitalité. Je regagnai ensuite ma demeure, après m'être arrêté quelques instants, pour y changer de linge, dans une librairie voisine, celle du citoyen Masson, qui était absent, et dont les neveux me reçurent. Prétendre, comme un journal a osé le faire, qu'on m'a vu à l'Hôtel-de-Ville..... c'est un mensonge dont l'impudence passe tout ce qui peut être imaginé."

Chronique politique.

— Tout le monde, en présence de l'élection du citoyen Louis-Napoléon, se fait aujourd'hui cette question : Le nouveau Directoire évitera-t-il un nouveau dix-huit brumaire ? (Opinion.)

— Nous lisons dans un article de M. de Lamennais : "Le temps des monarchies est à jamais passé ; elles peuvent reparaître, comme ces naufragés qui remontent un instant à la surface pour redescendre l'instant d'après et disparaître au fond de l'abîme. Rien de possible maintenant que le peuple et le règne du peuple ; rien de durable que ce qui, sorti de lui." M. de Lamennais pourrait-il nous dire, sans phrases et sans périphrases, ce que c'est que le peuple ?

— Ce n'est pas le parti des démocrates que nous devons craindre aujourd'hui, mais bien celui des *démocrates*. Tel est le mot aussi spirituel que vrai qui s'est dit hier dans un salon.... *bourgeois* !!! Nous ne le désignerons pas autrement à la vengeance du héros Sobrier. (Cors.)

— La Réforme n'est pas contente : "elle est triste, morose, et querelle tout le monde. Ce ne sont plus les réactionnaires qui causent le mal, non ?" C'est le riche, dit-elle, qui vit à l'écart dans l'économie de la rancune et de la peur ; ce sont les commerçants, les industriels, les courtiers d'échanges qui s'irritent contre le peuple, contre le gouvernement, contre le droit lui-même, et la malaise qui les tourmente les rend parfois injustes." Vraiment, la Réforme n'y pense pas : c'est elle qui est injuste, car un malade a bien le droit de se plaindre. Et véritablement, tous ceux qu'elle gourmande si durement ne se portent pas fort bien. Ceci nous rappelle le pauvre Sosie assommé de coups par le dieu des voleurs, qui lui dit en même temps : "Comment, boureau, tu fais des cris ?"

[Id.]

— Nous n'avions encore que cinq ou six républiques, sans parler de la *Vraie République*, journal. Il paraît que le besoin d'une autre république et d'un autre journal se faisait sentir. On crie aujourd'hui la *République rouge*, bureaux de rédaction rue des Boucheries. C'est le cas de rappeler le mot que voici :

"Un jeune enfant d'un âge encore tendre demandait à son père ce que l'on entendait par républicains rouges. "Mon ami, dit le père, on les appelle ainsi parce qu'ils veulent tirer des carottes au pays."

Le roi David consul de la république à Breme.

Quelques jours avant la révolution de février, M. Lamartine charmait ses heures de loisir par des méditations qui le ramenaient vers ses plus beaux jours. Un passage des psaumes du grand roi lui parut contenir une idée digne d'être recueillie ; et pour la retrouver au moment opportun, il écrivit sur son calepin un seul mot : David.

Les événements de février jetèrent le grand poète sur la place publique, et la lyre fut, une fois encore, délaissée par l'ingrat.

Arriver au pouvoir, c'est se placer au milieu des solliciteurs, et l'on assure que la bande affamée ne fut à aucune époque plus nombreuse et plus âpre.

Pour répondre à tant de demandes, la tête la mieux organisée se fût trouvée insuffisante, celle de M. Lamartine dut recourir aux moyens les plus vulgaires, et les noms de nos diplomates en herbe vinrent